

Au point de vue du matériel et des munitions, la situation est bonne. Ce qui est grave, c'est l'affaiblissement physique de la nation. Déjà, avant de se lancer dans l'aventure de Verdun, Falkenhayn, officier prussien, avait spéculé sur cet affaiblissement.

Aujourd'hui, Pétain, chef de l'armée française, fait ses comptes : 2 600 000 hommes tués, inaptes ou prisonniers, voilà ce que nous avons perdu. D'autre part, le gros travail de la guerre repose sur nous ; nous tenons 450 kilomètres de front, les Anglais, 150 ; et pourtant, les deux armées sont sensiblement aussi nombreuses l'une que l'autre.

Pétain demande un million d'hommes nouveaux pour le début de 1918 à raison de 60 000 à 80 000 hommes par mois, et l'on ne peut les prendre que chez les Américains...encore faut-il qu'ils soient utilisables.*Les Anglo-français voudraient les amalgamer à leurs troupes et demandent surtout, sinon uniquement, des fantassins.

Pershing, le général américain, dévoré d'un vif amour-propre national, veut avoir son armée à lui ; complète : infanterie, artillerie, services,... Mais cette armée n'est pas prête ; quand sera-t-elle instruite ?

Malgré ses victoires à l'Est, malgré l'effondrement de l'armée russe, l'Allemagne se sent battue ou, du moins, elle sent qu'elle ne peut saisir la victoire. Donc, il lui faut la paix. Hindenburg et Ludendorff, veulent la demander à un foudroyant succès. Au début du printemps Ludendorff disposera d'une supériorité numérique d'une trentaine de divisions ; mais il doit compter sur l'aide des Austro-hongrois.

L'impératrice, née Bourbon-Parme, se refuse à ce qu'aucune troupe austro-hongroise soit employée contre les Français. Ludendorff devra ramener en France l'armée allemande qui se trouve encore en Italie. Il sait qu'il n'y a pas chez les Alliés d'unité de commandement ; s'il parvient à rompre la ligne en ce point, il y a toutes chances que les Anglais retraitent vers leurs bases et les

Français vers Paris, et que la brèche ouverte, s'élargisse automatiquement de jour en jour.

Il masse une énorme artillerie, 100 canons au kilomètre carré. Il n'y aura pas de tirs de réglage pour surprendre les adversaires : mitrailleuses, canons, mortiers, lance-flammes, s'avanceront derrière le barrage. Les divisions attaquantes poursuivront leur effort durant plusieurs jours jusqu'à épuisement. L'artillerie allongera son tir, puis suivra l'infanterie par bonds successifs. Il est parvenu à masser trois armées avec 59 divisions et plus de 6000 pièces.

Le 21 mars, le bombardement commence et dure cinq heures. Puis l'attaque se déclenche et emporte tout. Comme l'a prévu Ludendorff, un trou se creuse entre les Anglais et les Français, trou qui atteindra rapidement vingt kilomètres. Cependant Lord Milner arrive chez Clémenceau ; la question est celle du commandement unique : Wilson nomme Foch, Clémenceau accepte.

Dès le 26, les Anglais se reprennent, fixent les Allemands, qui n'en continuent pas moins de glisser en direction d'Amiens. Ce n'est que le 30 mars que les Français bouchent le trou. En neuf jours, les troupes allemandes sont parvenues à 70 kilomètres de leurs tranchées. Les troupes allemandes sont épuisées ; bataille gagnée, certes, mais pas de résultat décisif.

Le 9 avril, Ludendorff attaque entre Armentières et La Bassée ; les divisions portugaises sont écrasées, mais nous sommes sur nos gardes et, entre le 11 et le 25, les réserves françaises l'arrêtent net. Ludendorff va frapper de nouveau. Foch, qui vient d'être nommé commandant en chef des armées alliées, fait filer nos réserves au nord de l'Aisne et de l'Oise.

Le 27, Ludendorff fonce sur un secteur faiblement défendu et balaye tout. En quatre jours, les Allemands sont à la Marne, enlevant 65 000 prisonniers, des états-majors entiers, des parcs d'aviation et d'artillerie, une énorme quantité de matériel et d'approvisionnements. C'est la grande défaite de l'année.

Paris, où l'affolement est à son comble, bombardée depuis le mois de mars par une pièce à longue portée, qui tire de 120 kilomètres, se vide ; 600 000 parisiens décampent. Des renforts français arrêtent la progression ennemie en direction de Compiègne. Ludendorff, avec les apparences de la victoire, a perdu la partie et il le sait, va tenter cependant une quatrième grande offensive le 15 juillet.

Les Allemands vont s'engager dans un dispositif en profondeur, que Pétain a inventé. Les premières lignes sont évacuées ; ne reste que des détachements de résistance, sacrifiés d'avance et chargé de ralentir l'avance ennemie en leur faisant le plus de perte possible. Ce qui a lieu. C'est entre le 14 et le 16 juillet, à Reims que la victoire choisit son camp.

Les Américains arrivent en masses. Trois cents mille hommes en juin, trois cents mille en juillet, mais l'officier est sans capacité tactique ; l'ignorance du travail d'état-major est profonde.

Ludendorff étant à bout de souffle, Pétain prépare enfin la contre-attaque. Avec 321 chars d'assaut, la Xe armée avance de 8 kilomètres ; mais derrière, point de réserve. Le 8 août, une attaque franco-britannique, menée avec 456 chars d'assaut, écrase six divisions ennemies ; les Allemands perdent 24 000 prisonniers.

Foch comprend que l'adversaire est aux abois ; il faut transformer la bataille, en bataille continue. A dater du 20 août, l'offensive reprend ; elle maintiendra son rythme jusqu'au 11 novembre. L'Allemand fléchit, recule. Le 13, il se dérobe à Saint-Mihiel devant une attaque américaine ; les Allemands sont à un contre huit, mais laissent 16 000 prisonniers aux Américains. Le 26, les Américains tentent une offensive, mais celle-ci est arrêtée le 30.